

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE

JEAN BODIN

CÉLÉBRÉ A ANGERS

Le dimanche 10 novembre 1929



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M CM XXIX

INSTITUT.
1929. — 35.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165853

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE

JEAN BODIN

CÉLÉBRÉ A ANGERS

Le dimanche 10 novembre 1929

DISCOURS

DE

M. CHARLES BENOIST

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS,

En me déléguant pour la représenter officiellement aux cérémonies commémoratives du IV^e Centenaire de la naissance de Jean Bodin, l'Académie des Sciences morales et politiques de l'Institut de France m'a fait un honneur que j'ai été très prompt à accepter, que j'étais tout prêt à solliciter. Outre l'occasion de rendre, dans Angers même, et devant *la Province d'Anjou*, l'hommage dû à l'illustre auteur des *Six Livres de la République*, je me félicitais, par supplément, d'avoir celle de donner un souvenir à mon

cher maître Henri Baudrillart, qui, dès l'un de ses premiers ouvrages : *Jean Bodin et son temps, tableau des théories politiques et des idées économiques au XVI^e siècle*, a tant fait pour réveiller la renommée de Bodin d'une de ces périodes de sommeil où plongent par intervalles les réputations les plus durables, ou même les gloires les plus hautes, et pour remettre cette figure à son rang, en face de la postérité.

Sur Jean Bodin, sur l'homme et sur sa vie, sur l'importance de son rôle dans la littérature et dans l'histoire, tout a été dit et tout va vous être redit, avec quelle richesse d'information, — avec quelle abondance de vues ingénieuses et neuves! — par mon ancien condisciple, confrère et ami, Abel Lefranc. Nul mieux que lui n'était qualifié pour présider votre Comité de patronage, et nul surtout plus autorisé à présenter la juste apologie qui est la raison d'être et l'objet de ces manifestations pieuses où s'unissent la vénération universelle et la fierté municipale. Il est bon de faire quelquefois mentir les proverbes, cette sagesse trop souvent fausse, et que, de temps en temps, les hommes qui sont partout de grands hommes le soient aussi, avec une plus jalouse tendresse, pour leurs propres concitoyens.

Mais, dans tous les procès en canonisation, intervient, je crois, un personnage peu sympathique qu'on appelle « l'avocat du Diable ». Plaiguez-moi d'en emprunter pour un instant le visage. J'aimerais que vous pensiez seulement : le simulacre; que vous m'aidiez à le dépouiller bien vite, et que vous me pardonniez cette atteinte, si c'en est une, à votre patriotisme angevin, qui ne vous a pas conduits

ici pour entendre, dans les carillons du triomphe, un son de cloche légèrement discordant. Oh! du reste, si légèrement! Mais encore, qui me force?... Qui? — La fureur de la vérité, et la difficulté de garder pour soi sa petite trouvaille, quand on croit en avoir fait une.

J'ai relu récemment Bodin, je n'ai jamais, depuis trente ans, cessé de relire Machiavel. Or, si Machiavel, mort en 1527, n'a pu rien dire de Bodin, né en 1529, voici ce que Bodin a dit de Machiavel : « Ceux, vitupère-t-il dans sa Préface (édition de 1578, in-folio, à Paris, chez Jacques du Puys, libraire juré, à la Samaritaine), ceux qui... en ont escrit (de la politique) à veüe de pays, et discouru des affaires du monde sans aucune cognoissance des loix, et mesmement du droit public, qui demeure en arrière pour le profit qu'on tire du particulier, ceux-là, dis-je, ont profané les sacrez mystères de la Philosophie politique : chose qui a donné occasion de troubler et renverser de beaux estats : nous avons par exemple ce Macciavel qui a eu la vogue entre les couratiers des tyrans, et lequel Paul Jove ayant mis au rang des hommes signalez, l'appelle néanmoins athéiste et ignorant des bonnes lettres : quant à l'athéisme, il en fait gloire par ses escrits; et quant au sçavoir, je croy que ceux qui ont accoustumé de discourir doctement, peser sagement et résoudre subtilement les hauts affaires d'estat s'accorderont qu'il n'a jamais sondé le gué de la science politique, qui ne gist pas en ruses tyranniques, qu'il a recherchées par tous les coins d'Italie, et comme une douce poison coulée en son livre du Prince, où il rehausse jusqu'au ciel et met comme un Parangon de tous les Roys le plus desloyal fils de Prestre qui fut onc-

ques (César Borgia, fils du pape Alexandre VI); et lequel, néanmoins avec toutes ses finesses fut honteusement précipité de la roche de tyrannie haute et glissante où il s'estoit niché, et enfin exposé comme un bélistre à la mercy et risée de ses ennemis, comme il est advenu depuis aux autres Princes qui ont suivy sa piste et pratiqué les belles règles de Macciavel : lequel a mis pour deux fondemens des Républiques l'impiété et l'injustice, blasant la religion comme contraire à l'estat : et toutesfois Polybe, gouverneur et lieutenant de Scipion l'Africain, estimé le plus sage politique de son aage, ores qu'il fust droict athéiste, néanmoins il recommande la religion sur toutes choses comme le fondement principal de toutes Républiques, de l'exécution des loix, de l'obéissance des sujets envers les Magistrats, de la crainte envers les Princes, de l'amitié mutuelle entre eux, et de la justice envers tous : quand il dit que les Romains n'ont jamais rien eu de plus grand que la Religion pour estendre les frontières de leur Empire et la gloire de leurs hauts faits par toute la terre. Et quant à la Justice, si Macciavel eust tant soit peu getté les yeux sous les bons autheurs, il eust trouvé que Platon intitule ses livres de la République les livres de la Justice, comme estant icelle l'un des plus fermes pilliers de toutes Républiques..., etc. »

Ce n'est ni aimable, ni bienveillant; est-ce vrai? Et cet homme qui proclame d'un tel ton la justice, est-il juste? Regardons-y d'un peu près. Bodin commence par un blâme général à l'adresse de ceux qui ont traité de la politique « à vue de pays », autrement dit sans préparation, sans étude; et, double crime, aux yeux de ce jurisconsulte,

« sans connaissance des lois, même du droit public ». Ceux-là, déclare-t-il, « ont profané les sacrés mystères de la Philosophie politique ». En quoi il se montre bien assuré de l'identité qui existerait entre le Droit et la Politique. Il est certain que la connaissance des lois est une partie de la science, et, si on le veut, un élément de la philosophie même; il est certain aussi que Machiavel ne s'en souciait et ne s'y attachait pas en premier lieu; il est certain enfin, — que ce fût ou non profaner les mystères, — qu'il n'a point eu, sur cet article, l'intransigeance d'un juriste. Mais, il n'est nullement certain (et, tout au rebours, le contraire est prouvé) qu'il ait « écrit de la politique à vue de pays ». S'il a réellement « eu la vogue entre les couratiers des tyrans », est-ce sa faute, l'a-t-on bien compris? Il reste, après quatre siècles, quelque chose d'obscur, et l'on dispute encore sur l'intention de son *Livre du Prince*, où les uns ont vu le manuel du tyran pour opprimer les peuples, les autres voient le guide des peuples pour se défendre contre les entreprises des tyrans, et, dans ces paroles à double entente, veulent percevoir le cri d'une âme républicaine. Pour moi, je ne le crois pas : je crois simplement qu'il y a l'analyse imperturbable des moyens propres à conduire à un but; moyens qui, aux yeux de l'auteur, ne sont en eux-mêmes ni bons ni mauvais, puisque, pour lui, la politique n'est point une morale, mais une géométrie. Mais passons, ce serait tout un discours.

Jean Bodin s'appuie sur Paul Jove pour taxer Machiavel d'athéisme et d'ignorance. Nous savons aujourd'hui, ce que valent les propos, souvent téméraires, du peu évangélique évêque de Nocera. L'accusation d'athéisme a

vraisemblablement tiré son crédit des fables qui ont entouré la mort presque subite de Machiavel, et il est heureux que l'auteur de la *Démonomanie* n'ait pas, comme l'ont fait les Anglais, donné à Satan lui-même, — *Old Nick*, ce vieux Nicolas, — le prénom honni, car on n'y peut penser que mal! du Secrétaire florentin. Quant à « l'ignorance », nous n'entrerons pas dans la controverse qui s'est élevée, et qui semble bien devoir être close par la négative, sur le point de savoir si Machiavel connaissait à fond, ou lisait seulement, ou même ne lisait pas du tout le grec. Ce qui est sûr, c'est que, s'il n'était pas proprement un humaniste, comme un Marsile Ficin ou comme son maître et collègue Marcello Virgilio, il faisait mieux que de posséder la langue de Tite-Live : il s'en était pénétré, il s'en était assimilé l'esprit; cette forte nourriture était devenue sienne; et nul écrivain, de la Renaissance ou des temps modernes, n'a été plus Latin, plus Romain que lui.

Passé pourtant! Mais que Machiavel n'ait pas « sondé le gué de la science politique », et qu'on lui reproche de s'être noyé dans « les ruses tyranniques recherchées par tous les coins d'Italie », voilà qui est fort! Il est bien permis d'estimer qu'il a en effet élevé un peu haut son Valentinois, son César. Mais quoi? Il ne « théorétisait » pas, lui, dans la paix solitaire d'un cabinet de procureur du Roi. Il avait les yeux ouverts sur la réalité; il peignait d'après des modèles de chair et de sang, et, s'il y avait tant de sang corrompu et tant de chair faillible, il n'y pouvait rien, que de dire : Certes, il vaudrait mieux que les hommes fussent autrement, mais ils sont ainsi. Certes,

il vaudrait mieux que le Prince fût aimé que d'être craint; mais il dépend de lui d'être craint, et il ne dépend pas de lui d'être aimé. Que finalement la fortune de César Borgia se soit écroulée, il reste à décider si c'est parce que ces maximes étaient fausses, je ne dis pas moralement, ce qui ne fait point question, mais en quelque sorte mathématiquement fausses, ou si ce n'est pas plutôt parce qu'il avait commis une faute de calcul, dont les conséquences étaient inéluctables. « Je n'avais pas prévu, a-t-il, après sa chute, confessé à Machiavel en personne, que je serais si malade, lorsque mon père mourrait! »

Et il y a plus fort encore! Bodin étend l'accusation, du Prince « desloyal fils de Prestre » à tous les princes dont il aurait été le « parangon ». Bodin affirme que Machiavel « a mis pour fondements des Républiques l'impiété et l'injustice, blasant la religion comme contraire à l'Etat. » Cela est grave. Mais les démentis abondent. Voyez le chapitre XI du *Livre du Prince*, les chapitres XI, XII, XIII, XIV, XV, Livre premier des *Discours sur la première Décade de Tite-Live*, et je ne garantis pas que ce soit tout. Cinq chapitres de suite sur « la religion des Romains », sur « l'importance qu'il y a à tenir compte de la religion »; sur la manière dont « les Romains se servirent de la religion pour organiser la cité, pour suivre leurs entreprises et apaiser les tumultes »; sur celle dont « ils interprétaient les auspices selon la nécessité, et par prudence, faisaient semblant d'observer la religion, même quand, par force, ils ne l'observaient pas »; enfin, « comment les Samnites, pour extrême remède à leurs affaires en détresse, eurent recours à la religion ». A

moins que Bodin n'ait été scandalisé de la seconde partie d'un de ces chapitres, le douzième, qui tend à montrer « comment l'Italie, en ayant manqué (de religion), par la faute de l'Église romaine », — c'est Machiavel qui parle, — a été ruinée. » Mais on ne savait pas Jean Bodin si bon catholique ! Pour Machiavel, en ce même chapitre, résumant, à son habitude, dans les phrases du début, le thème qu'il va développer ensuite, il dit expressément : « Ces princes ou ces républiques, qui veulent se maintenir incorrompues, ont, par-dessus toute chose, à maintenir incorrompues les cérémonies de la religion, et à les tenir toujours en leur vénération ; parce qu'il ne peut pas y avoir de plus grand indice de la ruine d'une province, que d'y voir méprisé le culte divin. » Que faut-il de plus, et une telle citation ne suffit-elle pas ? Ne vaut-elle pas justification ? Lorsqu'on se rappelle cette déclaration, et vingt autres pareilles, peut-on soutenir que Machiavel ait méconnu la valeur, au moins politique, de la religion, et qu'il lui ait refusé ou marchandé sa place dans l'État ?

Mais, tandis que nous y sommes, vidons la querelle ; il y a, dans Bodin, plus fort, plus fort encore. Je laisse de côté le grief qu'il fait à Machiavel, — cette fois, il n'a pas absolument tort, — d'avoir eu, sur plusieurs sujets, des opinions successives, sinon contradictoires. Par exemple, il a dit en quelque endroit que « l'État populaire est le meilleur », et, ailleurs, que « pour restituer l'Italie en sa liberté, il faut qu'il n'y ait qu'un Prince ; et, de faict, il s'est efforcé de former un État le plus tyrannique du monde ; et, en autre lieu, il confesse que l'état

de Venise est le plus beau de tous, lequel est une pure aristocratie s'il en fut oncques ». Cependant, Bodin est bien sévère en concluant : « tellement qu'il (Machiavel) ne sçait à quoy s'en tenir. » Eh! non : seulement, Machiavel n'est pas un politique de cabinet qui rédige, juché sur des in-folio, des constitutions invariables pour tous les pays et dans tous les temps : chef de la seconde chancellerie de Florence, secrétaire des Dix de Paix et de Liberté, homme de confiance du Gonfalonier Piero Soderini, chargé, par l'un de ses offices, des affaires intérieures de la République, mêlé, par l'autre, à ses affaires extérieures, il mesure, jauge, et pèse les circonstances; entre le principe et l'occasion, naturellement et professionnellement, il cherche la *combinazione*, quoique partisan, en général, des « médecines fortes » et des solutions nettes.

Où Jean Bodin passe les bornes de l'erreur permise ou tolérée, c'est lorsqu'il ajoute : « Aussy Machiavel s'est bien abusé de dire que les plus meschans hommes du monde étaient les Espagnols, Italiens et Français, n'ayant jamais leu un bon livre ny pratiqué les autres peuples. » D'abord, Machiavel l'a-t-il dit? Le dire des Italiens eût été le dire de lui-même. Mais, depuis Dante, parler durement de soi, était comme une marque de patriotisme italien.

De nous, Français, les *Ritratti delle cose della Francia* témoignent qu'il ne nous a pas épargné les critiques, et chaque fois qu'il a comparé nos défauts à ceux qu'il prête aux Espagnols, nous n'y avons gagné ni les uns ni les autres. Ces jugements, évidemment, ne sont pas

flatteurs; pensons, si nous le voulons, que ces portraits ne sont pas flattés. Mais ce n'est pas une raison pour récuser Machiavel comme juge, sous prétexte qu'il n'aurait pas lu un bon livre, — nous connaissons ses lectures, qui étaient fort bonnes, précisément les mêmes que celles de Bodin, — ni surtout qu'il n'aurait jamais « pratiqué les autres peuples ». A cet égard, il est douteux que Bodin lui-même, qui le prend de si haut, puisse entrer en parallèle. Je n'oublie pas qu'il a, en qualité de conseiller, accompagné deux fois le duc d'Alençon (depuis duc d'Anjou) aux Pays-Bas et, si je ne me trompe, en Angleterre. Mais Machiavel n'a pas accompli, durant sa vie active, en dix ans, de 1502 à 1512, moins de quarante-cinq missions, dont trente-quatre légations, et parmi lesquelles quatre ambassades en France auprès du roi Louis XII, une ou deux autres auprès de l'empereur Maximilien, en Allemagne ou en Suisse; le reste, auprès des petites cours et des républiques d'Italie. Pour ne parler que de la France, il l'a traversée huit fois dans toute sa largeur, de Pont-de-Beauvoisin à Nantes et retour; sans doute (je n'ai pas eu sous la main le moyen de le vérifier) est-il passé ici, chez vous, à Angers, curieux des hommes et des choses; et s'il n'a pas rencontré Bodin, c'est par la raison péremptoire qu'il était mort deux ans avant que Bodin naquît. Mais, pour qu'il n'ait rien regardé, rien observé, dans ses lentes chevauchées, rien vu ni rien retenu, il eût fallu qu'il voyageât en dormant; pour qu'on pût dire qu'il n'avait jamais « pratiqué les peuples étrangers », il faudrait imaginer que, toutes ces missions, quelqu'un d'autre les avait remplies sous son masque.

A quoi attribuer, — ne disons pas ce mépris, quoi qu'il y en eût, — mais cette méprise de Jean Bodin? Plusieurs explications sont possibles. D'abord, il y a la date à laquelle Bodin écrivait, 1576-1578. « C'est le lendemain ou le surlendemain de la Saint-Barthélemy. C'est la domination de Catherine de Médicis. Toute une partie de la France, ou, plus exactement, tout un parti en France, se répand en malédictions, en invectives, en sarcasmes, contre Florence et les Florentins, contre « les tours florentins » et « les ruses florentines », incarnés dans celui dont le nom va comme s'épanouir en une floraison vénéneuse de verbes, de substantifs et d'adjectifs : *machiavélisme*, *machiavéliste*, *machiavélique*, enfin *machiavéliser* (la collection complète s'en trouvera chez Agrippa d'Aubigné). Deuxièmement, le contraste est radical entre Machiavel et Bodin : ces deux éminents esprits n'ont pas le moindre angle commun par où s'accrocher. Bodin est un juriste, Machiavel est un politique; Bodin construit un système, Machiavel regorge, il est vrai, de formules, de sentences, de maximes; mais il les émet comme elles viennent, et ne se préoccupe point d'en bâtir un édifice (de là, ce qu'il y a de plus ou moins fondé dans le reproche de contradiction que Bodin lui a adressé); Bodin est massif, doctrinal, doctoral; personne ne l'est aussi peu que Machiavel; tranchons le mot : pour un magistrat érudit et méthodique comme Bodin, Machiavel, avec le cortège de ses petits écrits, avec ses comédies, ses contes, ses traits de satire et presque de farce, n'était pas sérieux! Troisièmement... Mais doit-on le dire?

Tant pis, je le dirai, car il y a des chances pour que cette dernière explication soit la meilleure. Peut-être Bodin, qui blâme Machiavel de n'avoir jamais lu de bons livres, peut-être Bodin n'avait-il pas lu Machiavel. Ce qui en autorise le soupçon, — à première vue paradoxal, — c'est la note (édition de 1578, p. 690, note 4) où Bodin indique l'endroit dans lequel Machiavel « a tenu que, pour restituer l'Italie en sa liberté, il faut qu'il n'y ait qu'un prince ». Cette référence est ainsi donnée : « *Livre premier du Prince*, chapitre ix). Livre premier du *Prince* ! Où Jean Bodin a-t-il pris ce *Livre premier* ? De 1531 à 1578, ni les éditions italiennes, ni les traditions françaises n'ont manqué. Italiennes : Florence, Bernardo di Giunta, 1531-1532; Rome, Antonio Blado, mêmes dates; Venise, Alde, 1540-1546, et jusqu'en 1552; Comin da Trino, les *Discorsi*, 1540, — et l'une des plus célèbres, la *Testina*, avec ses imitations, sans marque de libraire, mais, a-t-on supposé, Pierre Aubert, Genève, 1550. Traductions françaises : du *Prince*, Guillaume Capel, 1553; Gaspard d'Auvergne (à Poitiers, la même année); Jacques Gohory (très répandue, 1572, jointe à celle du *Discours sur la première Décade*, 1571); de l'*Art de la Guerre*, Jehan Charrier, 1456; des *Discours de l'État de paix et de guerre* (ce sont, sous un titre de fantaisie, les *Discours sur la Décade*), 1544-1548; des *Histoires florentines*, Yves de Brinon, 1577. Or, il y a bien, de Machiavel : les *Trois livres des Discours*, les *Sept livres de l'Art de la Guerre*, les *Huit livres de l'Histoire de Florence*. Mais le *Prince*, dans sa forme italienne, *Libro del Principe*, comme dans son ébauche latine, *Liber de Principatibus*,

n'a qu'un seul livre, et pour cause : il n'a que vingt-six chapitres, très courts, courts ou assez courts, qui tiennent tout entiers en une centaine de pages. Comment et pourquoi en aurait-on fait trois livres? Aucun texte que je connaisse n'est ainsi divisé, coupé et haché.

Néanmoins Jean Bodin, dit, écrit et imprime : « Livre premier du *Prince*. » Alors? Alors, on en est réduit à penser qu'il n'a pas puisé à la source même cette eau qu'il rejette comme empoisonnée; qu'il n'a été, en jargon d'école, informé que de seconde main. D'où et par qui? Ce qu'on retrouve dans cette note, ce ne peut pas être les trois livres d'Antoine Possevin : « *Et haec quidem sceleratum illud Satanæ organum, prioribus duobus libris, quibus de Principe agit* », puisque son *Judicium de quatuor Scriptoribus* (La Noue, Jean Bodin, Mornay et Machiavel) ne parut qu'en 1592. Mais, par le P. Possevin, on remonte droit à Innocent Gentillet, par ce jésuite à ce huguenot, dont la longue et pesante diatribe, datée du « 1^{er} de mars 1576 », est tout justement dédiée au Duc d'Alençon, « fils et frère du Roy », le protecteur et le patron de Bodin. Il est probable que « l'organe scélérat de Satan » et « les deux premiers livres du *Prince* », de Possevin, et « le premier livre du *Prince* », de Jean Bodin, viennent de lui, de ce jurisconsulte protestant de Vienne en Dauphiné, d'abord Président de la Chambre de l'Édit de Grenoble, établie en 1576, ensuite syndic de la République de Genève, de lui et de la division en trois parties de son pamphlet contre Machiavel. Bodin aura fait cette rencontre dans une de ses promenades religieuses. A moins qu'il n'ait emprunté le renseignement

au *De Regnandi peritia* d'Agostino Nifo de Sessa, qui, en effet, comprend cinq livres dont les quatre premiers sont un plagiat éhonté du *Prince*.

Tel est le péché de Jean Bodin. Comme la gloire de Machiavel ne s'en est pas portée plus mal, je conviens volontiers qu'il est véniel. Et qui sait si Bodin n'en a pas fait pénitence? Peut-être n'avait-il pas lu Machiavel? Mais c'est une matière où la peine du talion s'applique si facilement, et Bodin lui-même!... Nous tous, qui sommes assemblés en ce jour, pour célébrer ses mérites et perpétuer sa mémoire, oserions-nous jurer que nous avons lu d'un bout à l'autre *les Six Livres de la République* ?

Il n'empêche que ce soit un beau et bon livre, franc, solide, fortement charpenté et chevillé serré; un grand livre, en somme, auquel il ne manque, pour être un très grand livre, que d'être, comme devraient l'être beaucoup des plus grands ouvrages du même genre et du même temps, allégé de ce foisonnement de citations et d'exemples qui le rend, çà et là, trop touffu et trop compact. Les jurisconsultes sont des gens terribles! Ils ne vous font remise d'aucune preuve, et parfois, ils vous les assènent plutôt encore qu'ils ne vous les administrent. A combien d'entre eux, quand ils prennent la plume, ne faudrait-il pas répéter le conseil antique : « Sacrifie aux grâces, Xénocrate! » Le président de Montesquieu y sacrifia bien; on a même dit « un peu trop ».

Mais, étant ce qu'elle est, la *République* de Jean Bodin, avec sa théorie de la Souveraineté, sa théorie des révolutions et sa théorie des climats, demeure un des

premiers monuments, — des premiers par l'âge et des premiers par l'influence, — de la science moderne de l'État; un livre-maître, qui fait époque. Vous avez tout à fait le droit de vous en enorgueillir, et je serais très malheureux si, de tout ce que je vous ai dit, vous reteniez autre chose que ce témoignage, — qui, pour être plus pertinent, a voulu être entièrement sincère, — d'admiration et de reconnaissance.

